

Barbara Saly



Jugurtha,
l'ennemi de Rome



Barbara Saly

Jugurtha, l'ennemi de
Rome

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint Denis – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, Boulevard Anatole France – 93200 Saint Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4537-7

Dépôt légal : Janvier 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Préface	7
Le présage.....	21
Le départ.....	25
Numance.....	29
Le retour dans la gloire.....	45
Les noces princières	51
La longue attente	65
La fin d'un règne	73
La succession.....	89
Adherbal face à son destin.....	95
Le siège de Cirta.....	109
Jugurtha affronte Rome	125
L'escalade.....	141
À nous deux Rome	171
Le meurtre	203
Les légions en Afrique	217
L'armée romaine sous le joug	227
Le procès	243
La Guerre en Numidie	277

Le passage des ombres.....	311
Jugurtha : la renaissance	345
Une alliance douteuse	371
Marius, le nouveau maître d'Afrique.....	389
La nuit de l'infamie	421
La promesse d'éternité.....	439
Épilogue.....	453
Glossaire	455

Préface

Ce livre traite de la guerre que mena le roi Jugurtha contre la république romaine.

Le consul Marius finit par vaincre le roi numide après de multiples combats.

En fait, ce roman tente d'expliquer la lutte pour l'acquisition du pouvoir par cet homme issu de l'ordre équestre, proche de la plèbe, courageux et probe. Depuis Romulus et Rémus, les fondateurs de Rome, et après la royauté, régna sur la cité, une caste dirigeante : l'oligarchie sénatoriale.

Les frères Gracques, issus de la noblesse, avaient vainement tenté avant Marius, de redistribuer au peuple, les terres qu'ils travaillaient, mais leur projet échoua, au péril de leur vie.

J'ai repris l'œuvre de l'auteur latin Salluste, en greffant aux faits historiques, une histoire amoureuse.

J'ai pu établir un lien entre la république romaine qui portait fièrement l'emblème de l'aigle sur l'étendard de ces légions, et les États-Unis d'Amérique. Ces deux états ont mené des guerres incessantes en vue de conserver des ressources précieuses, venant d'autres continents, pour ne point

périr, mais aussi en vue d'étendre au-delà des mers, leur pouvoir et leur hégémonie.

Même si nous avons évolué du point de vue technologique et militaire (armes de destruction massive) la politique, elle, ne semble pas avoir beaucoup changé.

« Diviser pour régner, et gouverner par la ruse », comme le préconisera plus tard Machiavel dans le Prince, est toujours d'actualité.

Ainsi, Rome est peut être beaucoup plus proche de nous que ce que nous ne l'imaginons.

Voilà pourquoi l'histoire est fascinante. J'ai tenté de demeurer très proche des faits, respectant les dires du vieux Salluste, qui, en tant que romain a un discours très partial, et condamne d'avance ce roi numide, admirateur du carthaginois Hannibal, qui avait compris que l'unité pouvait être une force contre l'envahisseur.

C'est par le poète Rimbaud que je suis parvenue à Jugurtha : son poème en vers latin, alors que la France s'était emparée de l'Algérie, montre à quel point le continent africain a été convoité, et où de multiples civilisations diverses se sont croisées.

Cette Afrique étonnante, vibrante, pleine de ressources, où les premiers hommes ont fait leur apparition, n'a certes pas terminé de nous surprendre.

Barbara SALY

« Moi-même, longtemps, j'avais cru que ce peuple nourrissait des sentiments magnanimes ; mais quand, devenu homme, il me fut permis de voir cette nation de plus près, une large blessure se révéla à sa vaste poitrine ! Un poison funeste s'était insinué dans ses membres : la fatale soif de l'or ! Toute entière sous les armes, c'est ainsi qu'elle m'était apparue... Cette ville prostituée qui régnait sur toute la terre !

C'est moi qui ai décidé de me mesurer avec cette reine, Rome !

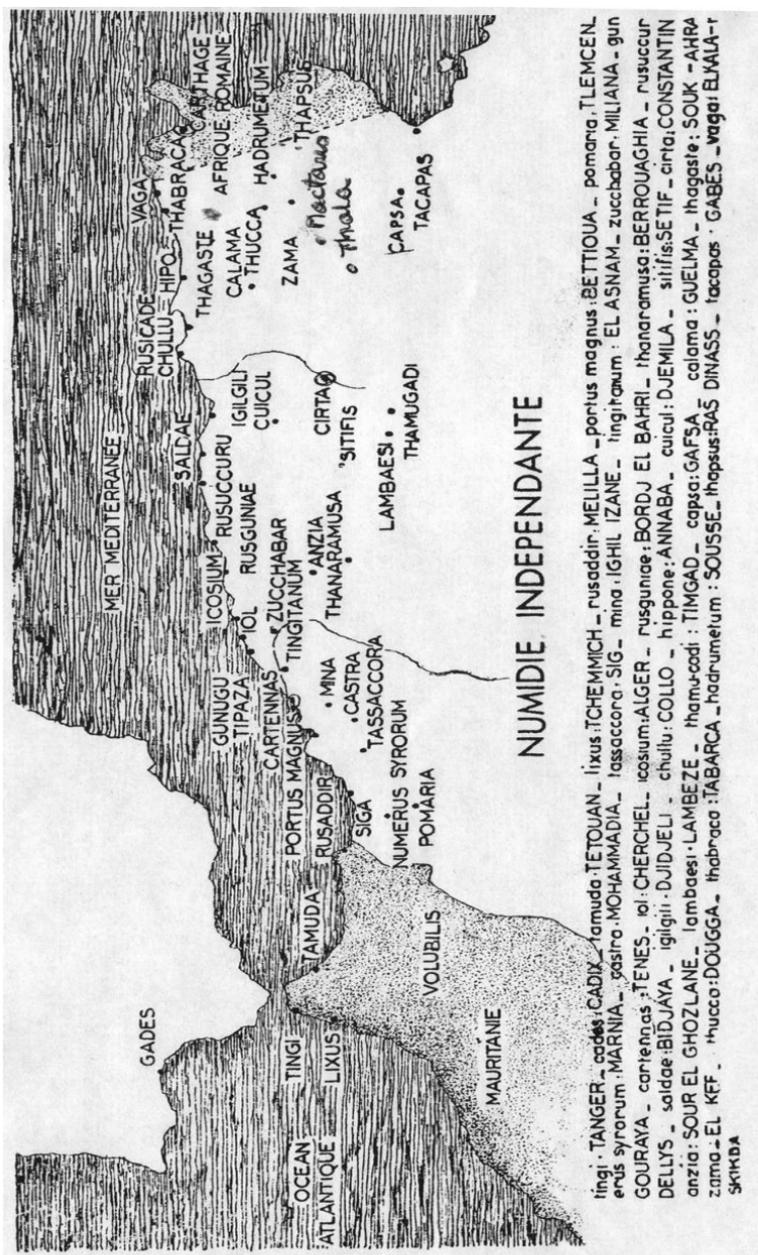
J'ai regardé avec mépris le PEUPLE qui obéit à l'univers !

C'est moi, un Numide ! qui, convoqué, ai eu la hardiesse de pénétrer en territoire romain et jusque dans cette ville de Rome ! À son front superbe, j'ai appliqué un soufflet, j'ai méprisé ses troupes mercenaires. Ce peuple, enfin, s'est levé pour prendre ses armes, longtemps en oubli.

Peut-être aurais-je fini par vaincre les cohortes ennemies...

Mais la perfidie de Bocchus... À quoi bon en rappeler davantage ? »

Jugurtha
Arthur RIMBAUD



NUMIDIE INDEPENDANTE

tingi - TANGER - cadés - CADIX - tamuda - TETOUAN - lixus - TICHEMMICH - rusaddir - MELILLA - porius magnus - BETTIOUA - pomaria - TLEMENL
 erús syrorum - MARNIA - gasira - MOHAMMADIA - tassaccora - SIG - mina - IGHIL IZANE - tingifanum - EL ASNAM - zuccababar - MILIANA - gun
 GOURAYA - cartennas - TENES - ol - CHERCHEL - icosium - ALGER - rusguniae - BORDJ EL BAHRI - thanaramusa - BERROUAGHIA - rusuccur
 DELLYS - salidae - BIDJAYA - igigili - DJIDJELI - chullu - COLLO - hippone - ANNABA - cuicul - DJEMILA - silifis - SE TIF - cirta - CONSTANTIN
 anzia - SOUR EL GHOZLANE - lambaesi - LAMBEZE - thamu-vadi - TIMGAD - capsa - GAFSA - calama - GUELMA - thagaste - SOUK - AHRA
 zama - EL KEF - thucca - DOUGGA - thabraca - TABARCA - haadrumeum - SOUSSE - thapsus - RAS DINASS - tacapas - GABES - vagai - ELVAIA -
 SKIKDA

A mon père

Jugurtha était fils de Mastanabal et de Silya, une ancienne esclave devenue concubine. De son père, il avait hérité d'une force physique remarquable. Il avait une stature d'athlète, des muscles découpés sur une ossature puissante, des traits spécifiques lui donnaient une beauté particulière, un charme brutal presque sauvage, sa démarche était altière. Tout lui réussissait. La course à pied, la chasse au lion, le lancer de javelot, le tir à l'arc, mais ce qu'il affectionnait par-dessus tout, était la chevauchée durant des heures à travers les steppes arides de Numidie, traversant les ravins, escaladant les montagnes, disparaissant derrière les buissons comme une ombre furtive.

Il aimait sentir le vent courir sur sa peau, le frôler tel un être envoûtant et discret. Il galopait à des vitesses insoupçonnées, sans selle, sans éperons et sans brides, comme le voulait la tradition numide. Il aimait défier les éléments. Les pluies torrentielles qui s'abattent parfois dans ces contrées montagneuses lui donnaient l'impression de renaître. Il lui arrivait souvent de rentrer trempé, son long manteau de laine reposait sur sa monture dont l'échine brillait comme du satin noir.

Il connaissait par cœur les vastes terres de son grand-père Massinissa. Il les parcourait souvent, faisant des lieues à cheval sans jamais être épuisé.

Parfois, il descendait de sa monture et embrassait la terre en signe de vénération. Il en faisait glisser lentement les grains entre ses doigts comme du sable, se tournait en direction du ciel et brandissait cette poudre brune comme une offrande. Ses yeux se dilataient et, comme pris de vertige, il laissait monter en lui d'interminables et suaves incantations à la déesse Tanit.

– « Ô ma mère, puisses-tu me préserver moi et mon peuple de tous les tourments !!!!

Ô déesse de Numidie qui règne de tout temps sur ce monde qui est le mien, préserve-moi du mal, de la faim et de la soif.

Prends sous ta protection mon père Mastanabal, qui a rejoint le royaume de mes ancêtres dans l'au-delà des ténèbres. Veille sur lui et sur mon grand père, le grand aguellid, qui a su si bien préserver son royaume des appétits de Carthage la grande, en s'alliant aux Romains.

Car la cupidité a mené cette cité à sa perte. Préserve-moi d'un tel préjudice !!!!!!! »

Il se prosternait ainsi durant des heures.

Son père était mort depuis un certain temps déjà, et il avait été recueilli à la cour de Cirta par son oncle Micipsa qui était alors roi de Numidie. Celui-ci avait deux fils : Adherbal l'aîné, et Hiempsal le second.

Hélas, il n'avait point d'affinité avec ses deux cousins. Il devait continuellement essayer leurs railleries interminables qui le mortifiaient. Sa mère était une concubine d'origine étrangère. Ses cousins

le toisaient avec mépris et ne le considéraient pas de sang purement royal.

Hiempsal surtout le traitait avec arrogance. Il le défiait constamment, ralliant à lui des subordonnés qui, sous peine de se faire exclure, le suivaient...

Jugurtha encaissait les coups sans broncher. Il avait pris l'habitude de ne pas dévoiler ses sentiments, de les enfouir au plus profond de lui, secrets obscurs et torturants. En réalité, ces remarques humiliantes le faisaient cruellement souffrir.

Un jour qu'il revenait d'une de ses courses à travers les plaines, alors qu'il se dirigeait vers la ville de Maktaris, il entendit des cris sourds semblant provenir d'un buisson.

Il suivit la direction que lui indiquaient ces bruits. Brusquement, des rugissements éclatèrent et il aperçut un rassemblement d'hommes qui se tenaient près de l'endroit.

Hiempsal gisait à terre et se tenait dans un état de fixité, les membres paralysés.

Il était attaqué par un fauve.

L'endroit pullulait de félins qui, à tout moment, s'attaquaient aux hommes et au bétail.

Jugurtha qui était un habile chasseur, lança son javalot sur l'animal. La bête se retourna ; elle écumait, elle bondit sur lui, il sauta alors à terre et saisit son glaive qu'il enfonça profondément dans les entrailles. Un hurlement effrayant déchira l'espace.

Il dû s'y prendre à plusieurs reprises pour achever l'animal qui se débattait avec une frénésie peu commune. Il roula à terre, dans une débauche de poussière.

Enfin, le lion s'écrasa lourdement, et le sang jaillit abondamment de la blessure béante.

Un silence suivit... Puis des cris de joie retentirent, une sorte d'étrange clameur faite de criaillements guerriers. Les hommes massés tout autour se mirent à entonner une sorte de chant. Ils s'emparèrent alors de Jugurtha et le portèrent en signe de triomphe jusqu'au camp.

Micipsa, qui s'affairait au palais à palabrer sur une de ses discussions philosophiques favorites, fut tiré de ses réflexions par un de ses officiers.

Il sortit et vit une foule rassemblée devant la porte du palais.

Dix hommes déposèrent Jugurtha devant lui.

« – Voici ! lui dit l'un deux. Notre prince a sauvé de la mort ton fils Hiempsal attaqué par un lion. Il te faut saluer son mérite et donner une fête en son honneur. »

Micipsa, étonné, s'empressa d'étreindre Jugurtha dans ses bras et de l'embrasser. Il n'avait point vu Hiempsal qui se tenait en retrait. Celui-ci le toisa d'un air furieux. Vexé, il tourna les talons sans un mot.

L'aguellid décida donc de satisfaire l'offre de ces hommes, ces guerriers numides dont il était si fier et qui faisaient partie de sa garde rapprochée.

Jugurtha jouissait d'une grande considération auprès d'eux. Son courage, son humilité et sa droiture envers les siens faisaient qu'il était aimé par tous.

Micipsa ne pouvait se dérober à leur requête sous peine de les heurter gravement.

Il rentra et se mit à songer. Il était assis sur un haut siège de bois d'ébène incrusté d'ivoire, cadeau de

Scipion l'Africain à son père qui combattit aux côtés du général romain lors de la bataille de Zama contre Hannibal Barca. Sa main reposait délicatement sur une table de marbre jaune de Kroumirie, alors que l'autre retenait sa tête qui, depuis quelque temps, s'alourdissait avec l'âge. Le roi, absorbé dans ses pensées, réfléchissait... Il était amateur de belles-lettres, parlait le grec, le punique, ainsi que le latin. Nourri de culture hellénique, il adorait converser avec des savants et des astronomes sur l'ordre du monde, la circulation des astres, la véracité d'un univers constitué d'atomes soutenu par Démocrite, ou bien de la philosophie de Platon, de toutes ces considérations intellectuelles qui font qu'à la cour d'un roi se précipitent tous les grands esprits du siècle. Mais ses préoccupations quotidiennes n'étaient point partagées par son neveu, qui lui, ne pensait qu'à chevaucher des journées entières seul, ou en compagnie de certains de ses cavaliers, pratiquant la lutte ou tout autre sport dangereux.

Il n'avait donc point d'affinité avec lui. Embarrassé en sa présence, il ne partageait pratiquement aucune de ses passions.

Il l'avait bien surpris en train de lire quelquefois, mais il s'agissait de traités sur l'art de la guerre, ou bien les aventures d'Ulysse et la terrible guerre de Troie. Chaque prince recevait une éducation où les lettres grecques étaient enseignées.

Il l'avait recueilli à la mort de son frère, le prince Mastanabal, héros de l'hippodrome d'Athènes à la course de chars. Considéré comme un enfant naturel, Jugurtha avait tous les droits, hormis celui d'être en liste pour sa succession. Les guerriers numides chérissaient le jeune homme pour toutes ces valeurs

qu'il avait fait siennes et qui le rendaient inestimable à leurs yeux. Ils le percevaient comme un être particulier, bravant la peur et le froid, n'hésitant pas à se mettre à l'avant pour défendre l'un des siens sans jamais rien attendre en retour. Il avait une générosité naturelle, et se satisfaisait à faire plaisir en offrant des récompenses, en félicitant ceux qui remportaient une course. Il lui arrivait même de s'effacer devant un homme, uniquement pour le laisser gagner à sa place, ne voulant pas le décevoir et le forçant par là même à poursuivre ses efforts.

Les Numides trouvaient que le jeune prince avait des ressemblances avec le roi Massinissa, et cela flattait quelque peu Micipsa qui avait profondément aimé son père. On disait de Jugurtha qu'il avait la même beauté, la même force de caractère. Aurait-il le même prestige ?

Massinissa n'avait-il pas repoussé les avancées de Carthage sur son territoire ? N'avait-il pas courageusement guerroyé aux côtés de Rome contre le roi Syphax, chef de la tribu des Massaessyles, et ravi au roi déchu son royaume grâce à sa cavalerie redoutable, pour étendre son territoire jusqu'aux confins de la cité carthaginoise ?

Il avait ensuite unifié la Numidie sur laquelle il régnait en maître absolu, fait frapper monnaie, sédentariser les tribus nomades et développer l'agriculture.

Il fournissait à Rome des fauves pour ses jeux d'amphithéâtre, du blé, du vin, de l'huile.

Grâce à Massinissa, la grande cité consulaire vouait à la Numidie une amitié sans faille et avait signée un pacte d'amitié avec elle.

Mais en ce jour de 134 av JC, Micipsa venait de recevoir une lettre de Scipion Emilien, consul de Rome, qui lui demandait de lui envoyer des éléphants et des cavaliers pour l'aider à en finir avec les Celtibères en s'emparant de la ville de Numance.

Rome, lui disait-il, était lasse de sa guerre contre les Numantins qui durait depuis trop longtemps. Il avait donc réuni ses meilleurs légats afin de leur livrer une ultime bataille, celle qu'il affectionnait par-dessus tout : la guerre de siège.

Depuis Carthage, Rome ne souffrait plus aucune résistance à son hégémonie.

Scipion avait rassemblé quatre mille volontaires dont cinq cents romains choisis parmi sa clientèle, car le Sénat ne voulait pas lui octroyer de nouvelles troupes. Il avait réussi à avoir des appuis de rois d'Orient : celui d'Attale de Pergame ainsi que l'aide d'Antiochus de Syrie qui lui avaient envoyé de somptueux cadeaux ainsi que des hommes pour agrandir ses troupes auxiliaires.

À présent, il attendait avec impatience les troupes de son ami d'Afrique.

Micipsa pensa que l'heure était enfin arrivée pour son neveu Jugurtha. En l'envoyant à Numance, il s'en libérait. Le prince venait d'avoir vingt-trois ans. Il était mûr pour le combat, et comme il n'avait d'intérêt que pour la guerre, il l'enverrait donc avec trois cent cavaliers et douze éléphants.

Le lendemain, après avoir donné un grand banquet en son honneur, il le fit appeler.

– « Jugurtha, lui dit-il, je voudrais te confier une mission spéciale.

Il caressa lentement sa barbe taillée en pointe, de ses longs doigts agiles.

Que dirais-tu d'aller en Espagne combattre aux côtés de Scipion Emilien ? »

Le prince tressaillit... Micipsa vit passer dans son regard un éclair fugace, une sorte de feu intérieur longtemps contenu qui illumina un instant son visage d'ordinaire calme et sans émotion.

Il le vit alors s'agenouiller devant lui et acquiesça humblement de la tête.

Le roi sourit et fut rassuré. Cet événement bienvenu sonnait comme un vent de victoire. Il éloignait le jeune homme fougueux de son royaume, pour un certain temps, sans doute pour toujours, du moins le croyait-il, laissant la place enfin vacante pour ses deux fils, car Jugurtha les devançait en âge et il craignait qu'il leur fasse un jour de l'ombre.

Le Temps, ce terrible compteur ferait le reste...

Le présage

En sortant du Palais, Jugurtha fut comme happé par une main frêle qui tira sa longue pelisse de laine.

Il se retourna brusquement et vit une vieille femme un peu voûtée aux dents entaillées en pointe. Elle portait de nombreux bijoux d'argent sur la poitrine, des fibules rattachaient vers l'avant sa longue cape. Des tatouages striaient son visage : le front, le menton, les joues. Elle était entièrement parée. Des boucles pesantes alourdissaient le lobe de ses oreilles, son corps osseux semblait ployer sous ces vêtements lourds. Cependant, la vivacité du regard invitait à la prudence.

Il reconnut Yilda, celle qui lit les présages.

– « Vois, lui dit-elle. C'est soir de pleine lune, en pointant son index maigre en direction du ciel, et peu avant le crépuscule, le corbeau a crié en même temps que l'aigle, dont le vol a changé de direction. C'est un signe.

J'ai quelque chose pour toi, viens avec moi. »

Le prince la suivit sans un mot jusqu'à sa hutte isolée en dehors du village.

– « La lune est blanche comme le lait, poursuivit-elle, et l'esprit du vent souffle. Il a heurté la montagne sacrée.

Jugurtha se baissa pour pénétrer dans la hutte. Il demeura silencieux. Sur le sol, il vit des entrailles qui gisaient dans leur sang, encore chaudes.

La vieille se mit à genoux, les prit entre ses mains, et commença à osciller de tout son corps en laissant échapper des lamentations. Ses yeux se révoltèrent, elle entra en transe et se mit à murmurer frénétiquement. Une sorte de fièvre l'anima soudain ; elle transpirait abondamment.

Tout à coup, une voix rauque s'échappa de ses poumons, une voix d'homme, extrêmement puissante.

Jugurtha recula...

La vieille avait trempé sa chevelure dans le sang et la braise, et continuait à se contorsionner.

Puis, elle cessa et s'affala sur le sol, épuisée.

Elle prit beaucoup de temps à se relever.

– « Les morts te guideront, lui dit-elle enfin. De grandes victoires t'attendent !

Roi, tu seras accompagné de ferveur, mais protège-toi. Le mauvais œil partout t'accompagne, il vient de tes proches. »

Elle plongea son regard d'ébène dans le sien.

– « Prends garde à ceux qui t'embrassent avec empressement. Ce sont ceux-là même qui t'empêcheront d'aller au bout de ta quête.

Ils convoiteront tout ce que tu as, le mal est souvent proche de nous.

Tu vas te couvrir de gloire, mais tu demeureras toujours seul avec ta cause : tel est ton destin. Suis ta

raison prince, et non ton cœur, car il arrive que celui-ci se trompe.

Prends ça, il te protégera. Elle lui tendit un talisman fait de coquille d'autruche, une sorte de pendentif avec une lanière de cuir qu'elle glissa à son cou. Elle plongea un doigt dans les entrailles et lui dessina sur le front un curieux sigle.

Elle s'agenouilla devant lui.

Sans un mot, Jugurtha sortit.

Au dehors, l'herbe ondulait comme animée de frissons. Il marcha vite, ses sandales de cuir laissèrent des marques sur le tapis humide.

Il jeta un bref regard à la montagne sacrée. L'immense plateau tabulaire, au loin, lui apparut comme de coutume, immuable. La clarté de la lune le découpait sur l'horizon ; il semblait se hisser sur la plaine dans une sorte de jeu d'ombres et de lumière. Sa présence magique presque surnaturelle défiait le temps.

Cette montagne qu'il avait fait sienne depuis l'enfance, d'où il grimpait avec agilité parmi les multiples failles, il l'avait parcourue durant des heures, tout seul, perché sur ses vastes hauteurs, d'où il y voyait venir le moindre cavalier dont il reconnaissait le galop du cheval, grâce à la manière dont la poussière se soulevait de chaque côté, donnant à cette vision irréaliste, fantomatique, une aura de magie. Son fief, son palais de pierre habité par les vents où le moindre de ses rêves avait été élaboré, il avait décidé que personne ne pourrait jamais lui ravir. Car c'est là même qu'il avait édifié son royaume, construit naturellement de pierre éternelle, battu par les vents, grisé par le soleil, anobli par la pluie. Il

conservait tous les secrets de la terre, y compris les terribles passions des hommes, leurs espoirs, leurs quêtes, même leur mort qui indubitablement, tel un sceau vénérable, se gravait en elle pour l'éternité.

Cependant, il fut assailli ce soir-là par de curieux sentiments. Il eut la vague sensation qu'un jour, bien malgré lui, sa montagne livrerait à d'autres certains de ses secrets, s'inscrivant en quelque sorte dans l'histoire du monde, et devenant l'emblème de sa nation, le témoignage de la terre de ses ancêtres, l'illustration d'une ancienne civilisation perdue et que l'on découvrirait à nouveau.

Il avait appris depuis son jeune âge à se projeter dans le futur, à essayer de s'imaginer dans les années à venir, à bizarrement allonger le temps, à lui donner sa dimension véritable. Il se voulait éternel, comme les hommes demi-dieux qu'il avait croisés dans les récits de la Grèce. Il lui restait seulement à prouver sa bravoure, tels les héros rencontrés dans les livres d'Homère, et à s'illustrer d'aventures nombreuses.

Le départ

Après les cérémonies d'usage pour le grand départ donné par le roi Micipsa, Jugurtha se rendit à cheval à la ville de Thugga. Il était accompagné de ses compagnons les plus fidèles dont Bomilcar, l'un de ses proches.

Il désirait se recueillir au temple dédié à son grand-père Massinissa, qui se trouvait au Capitole, non loin du temple de Jupiter.

De jeunes servantes accompagnées de prêtresses déposèrent des fleurs, des aromates, des parfums et de l'encens sur les dalles du temple pour les libations.

Un calme remarquable enveloppait le lieu, lui donnant un air solennel et grandiose. Agenouillé et recueilli devant l'autel, Jugurtha adressa de multiples prières à son aïeul.

– « Aide-moi à me couvrir de gloire là-bas. Donne-moi de ta force et de ta sagesse, murmura-t-il, plein d'émotion. Fais en sorte que les Romains m'accueillent avec bienveillance. Supporte-moi dans mon entreprise. »

Très absorbé par ses réflexions, il ne vit pas une forme féminine se glisser entre les colonnes de marbre de Marmara. Une silhouette floue, agile, dont l'ombre dansait sur les statues tout autour en cette fin de journée de printemps où un soleil orange se mourait lentement, rasant les monts fauves juste en arrière.

Lorsqu'il se releva, il aperçut une jeune femme à la longue chevelure blonde et aux yeux clairs. Il s'avança vers elle ; elle paraissait craintive et prête à s'enfuir.

– « Où vas-tu ? lui demanda-t-il. Qui es-tu ? » Il la retint fermement par le bras et fut frappé par son étonnante beauté. Son cœur remua dans sa poitrine.

– « Nulle part, affirma-t-elle timidement. »

Le prince l'attira doucement vers lui. Il sentit son odeur ; un parfum suave de jasmin s'échappait de son corps gracile et cela l'envoûta.

Il se sentit violemment attiré et il eut brusquement envie d'elle.

Elle tenta de se dérober.

– « Quel est ton nom ? s'enquit-il nerveusement. »

– « Chaymata, répondit-elle. Je vis dans une maison là-bas, mon père est l'intendant de la ville. » Elle désigna un point au loin, lui montrant sa demeure.

Il la prit par la taille et l'embrassa fougueusement. Elle se débattit à peine.

– « Je te veux, lui susurra-t-il doucement à l'oreille. »

Elle ne dit rien et n'offrit plus aucune résistance. Elle se laissa aller contre son corps puissant et chaud, et elle sentit une main lui caresser les cheveux.

Une violente passion venait de s'emparer de lui, un désir sourd et profond, presque incontrôlable. Il n'avait jamais ressenti cela auparavant.

Il relâcha soudain son étreinte et ajouta :

– « Je sais où tu habites. Je dois partir, je pars demain pour la guerre mais je reviendrai te chercher. Je t'en fais le serment, attends-moi. »

Il s'esquiva rapidement la laissant là, seule parmi les allées désertes, avec la nuit qui tombait comme un rideau lourd et sombre sur la plaine presque endormie.

Elle y demeura longtemps, en proie à des sentiments étranges. Cette rencontre subite l'avait quelque peu déstabilisée, comme si la foudre l'avait subitement frappée et happée de plein fouet.

Son cœur s'emballa fortement dans sa poitrine. Cet homme énigmatique, surgi de nulle part, venait subitement de bouleverser son existence. Et il s'était brusquement éloigné au galop, ne laissant derrière lui qu'une immense poussière d'argent soulevée par les sabots furieux de son cheval.

Numance

Le barrissement des éléphants monta dans l'air diaphane, en cette matinée d'avril. Les cornacs avaient du mal à les diriger vers les radeaux recouverts de mousse qu'on avait spécialement aménagés pour eux. Les bêtes étaient nerveuses et hésitaient à suivre les femelles qu'on faisait cheminer en avant. L'eau tout autour d'eux les inquiétait.

Il fallut du temps pour faire accéder les pachydermes à leurs moyens de transport.

D'immenses bateaux, des trirèmes où l'on chargeait la cavalerie, avaient pour mission de tirer ces radeaux fortement liés entre eux.

Jugurtha montait son cheval noir, portant fièrement un casque d'acier. Sa cuirasse brillait comme de l'argent pur. Muni d'un large bouclier circulaire, il avait attaché à sa cheville son coutelas. Ses lances et son javelot étaient portés par son valet qui marchait à ses côtés.

Des archers et des frondeurs l'accompagnaient.

La traversée fut longue et pénible. Passés les colonnes d'Hercule, des vents redoutables leur firent face.

Ils arrivèrent au bout de plusieurs jours au pays des Celtibères et se rendirent au camp de Scipion Emilien, non loin de la ville de Numance.

Le général se trouvait au prétoire au milieu de sa garde. Il accueillit Jugurtha sobrement et le présenta à ses soldats d'élite.

C'était un homme froid, sans émotion ; on le disait cruel avec les vaincus. Il avait été d'une férocité sans pareille avec les habitants de Carthage qu'il avait réduits à l'esclavage en rasant leur ville et en crucifiant les hommes qui avaient résisté jusqu'à leur dernier souffle. Pour en finir avec la cité rebelle, il avait fait jeter du sel sur le sol de la ville afin que plus jamais rien n'y repousse.

Il n'aimait pas la résistance, voulant qu'on lui obéisse sans condition. Il aimait à briser toute velléité d'indépendance, persuadé qu'aucune cité ne pouvait concurrencer Rome la Grande. Son visage émacié laissait apparaître des yeux profondément enfoncés dans les orbites, offrant un regard métallique qui sciait littéralement ses interlocuteurs.

Il avait été nommé de nouveau consul et on lui avait attribué l'Espagne en gage.

Militaire avant tout, il avait réformé son armée en créant la garde prétorienne qui était son ultime réserve en cas de longue bataille. Cinq cents hommes la composaient.

Il demanda à son frère Maximus de former le jeune Jugurtha, afin de l'incorporer à la cavalerie numide qui occupait l'aile gauche de la légion manipulaire lors des combats.

Il y avait là parmi ses proches le militaire et historien grec Polybe, qui poliment, complimenta le

jeune prince pour son courage et sa détermination à venir guerroyer aux côtés des Romains.

Puis Jugurtha se retira dans ses quartiers pour y passer la nuit. Il partagea sa tente avec Aspar, son fidèle compagnon depuis l'enfance.

Le lendemain, ils se levèrent à l'aube. Maximus les mena avec tous les numides près de Numance où les soldats creusèrent un fossé et une palissade pour procéder à l'encerclement de la ville. Scipion avait donné l'ordre de construire un mur de huit pieds de large et dix pieds de haut, muni de sept tours tout le long, et à intervalles de cent pieds, ainsi qu'un remblai près des marais avoisinants où coulait non loin de là le fleuve Durios.

Sur les tours, des catapultes et des balistes avaient été aménagés pour attaquer les habitants. Des archers et des frondeurs veillaient aux quatre coins.

Des messagers avaient été postés près des tours pour avertir du moindre mouvement adverse. Vingt mille soldats guettaient près du mur.

Scipion avait refusé de combattre les troupes de Numantins au dehors car ce sacrifice aurait donné à la partie une issue trop facile. Il avait décidé de tenir le siège, d'enfermer dans leur ville les habitants et de les affamer.

Jugurtha travailla avec ses troupes à construire des tours sur le fleuve formant un pont. Les Romains y déposaient du bois de construction muni d'épées et de lances qui flottaient sur l'eau et dont les courants empêchaient toute navigation, bloquant par là-même tout ravitaillement possible pour les populations vivant aux alentours.

C'était un travail pénible qu'il effectua durant des jours, mais l'ingéniosité des Romains l'étonnait constamment.

Les attaques des tours étaient continuelles ; cependant, les messagers alertaient rapidement les tours suivantes et on venait facilement à bout des résistances. Des trompettes aux accents stridents déchiraient l'espace en cas de conflit.

Jugurtha, à l'aide de ses éléphants, chargea de multiples fois les remparts de la ville. Sa cavalerie avait mis à sac les villes environnantes, brûlant les champs et rasant les récoltes.

Le soir, épuisé, il avait du mal à s'endormir mais le doux visage de Chaymata venait le hanter dans ses rêves. Il la voyait onduler sur le fleuve ; il l'appelait, désespérant de ne point parvenir à la saisir.

Un soir, il fut réveillé en sursaut par Maximus. Il devait se rendre sur-le-champ à la ville de Lutia, où Scipion avait appris que des renforts se préparaient pour secourir les Numantins. Des soldats avaient réussi à forcer le mur en tuant des vigiles.

Arrivé avec ses cavaliers, le prince assista à la reddition des rebelles qui s'apprêtaient à quitter leur ville.

Quatre cents jeunes soldats étaient alignés les uns près des autres. Pour donner l'exemple, Scipion leur fit couper les mains.

– « Voilà comment la ville de Rome brise les traîtres qui osent s'attaquer à elle ? lança-t-il féroce. »

Et il s'en retourna près de Numance, laissant là le jeune numide pourtant aguerri, en proie à la stupéfaction et comme pétrifié.

Quelques mois plus tard, les soldats numantins qui s'aventuraient hors de la ville se battirent au glaive avec les Romains, et le prince passa toute une nuit dans un corps à corps avec plusieurs d'entre eux. Il les acheva tous après une lutte acharnée.

Il s'informait constamment auprès des lieutenants de légion sur la manière d'attaquer et de ravir une ville, se faisait préciser certains détails par le grec Polybe qui conseillait les hommes de guerre.

Il étudiait le soir, sous sa tente, toutes les techniques d'investissement d'une place-forte,

Retraçant à la main les croquis de préparation pour un blocus. Il s'évertuait à comprendre l'art savant de pratiquer le combat, tel qu'on l'enseignait dans la cité consulaire.

Les Romains avaient bloqué le ravitaillement des assiégés depuis plusieurs mois ; peu à peu la résistance tomba.

Un soir, à bout de force, affamés, certains se rendirent. Il vit avancer les mains en l'air une trentaine de soldats hirsutes, la barbe longue, les ongles crochus comme des griffes, d'une saleté indescriptible avec une odeur acre qui leur parcourait tout le corps. Ils furent accueillis par un jeune légionnaire du nom de Caius Marius qui servait comme tribun militaire. Il jouissait de la considération du consul qui, la veille, l'avait désigné à ses officiers tous issus de la classe nobiliaire, comme un de ses successeurs potentiels.

Marius appartenait à l'ordre équestre et sa famille avait des origines plébéiennes.

Celui-ci les conduisit à Scipion.

– « Qu'on les vende comme esclaves, déclara-t-il sans détourner le regard de sa coupe.

Quant à ceux qui restent, ils finiront par se manger entre eux et je raserai cette ville comme je l'ai fait avec Carthage. »

Jugurtha observait avec attention chaque parole prononcée par le consul. Il enregistra tout ce qu'il entendait ; peu à peu la langue latine commença à lui devenir familière.

Il délaissa soudain le grec pour s'aventurer à parler la langue des envahisseurs.

Il désirait ardemment penser, travailler, guerroyer comme un légionnaire romain.

Certains soirs, il se rendait au campement de Polybe qui l'accueillait avec aménité, voyant dans ce jeune homme un être avide de savoir.

Il prit le temps de répondre à ses questions et lui parla du livre qu'il rédigeait, **Les Histoires**, qui devait comprendre cinq tomes.

Il aimait en-dehors de son traité de tactique lui réciter des vers d'Homère, extraits de l'Iliade, et l'Odyssée où les héros grecs se mêlaient parfois à leurs dieux.

Plus d'une année s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté son pays. Ses chevauchées à travers ses montagnes lui manquaient. Il semblait avoir accédé à un autre niveau, subi une sorte d'ascension dans l'espace et le temps.

Cependant, quand la nostalgie le gagnait, il parvenait à sentir de nouveau l'odeur de ses plats préférés qu'il aimait prendre chez sa mère quand il lui

rendait visite. Il avait appris à aimer cette femme à l'épaisse chevelure sombre qu'on disait étrangère.

Elle était d'origine Samnite ; sa beauté et sa grâce avaient fait d'elle la préférée des concubines de son père Mastanabal qui possédait beaucoup de femmes.

Elle avait une véritable dévotion pour son fils, et désirait secrètement le voir régner un jour sur ce peuple qui l'avait à moitié adoptée.

Longtemps les Samnites avaient été ennemis de Rome en combattant aux côtés de la cité carthaginoise. C'était un peuple courageux aux hautes vertus guerrières. Ils avaient engagé plusieurs guerres contre Rome, notamment celle très célèbre des Fourches Caudines que les Samnites avaient remportée mais que la cité orgueilleuse n'avait point voulu reconnaître alors que quarante mille légionnaires avaient été faits prisonniers.

Rome ne reconnaissait jamais la défaite.

Le frère de Silya, Ostius, avait été vendu autrefois comme esclave, mais sa volonté de fer l'avait fait embrasser le métier de gladiateur pour racheter sa liberté. Il combattait à l'amphithéâtre du Forum contre des Thraces, des Gaulois, des Ligures. Il avait acquis le respect de tous les sénateurs et magistrats qui se délectaient de le voir manier son épée et son bouclier à umbo qui l'avait rendu si célèbre contre ses adversaires. Le peuple le réclamait à corps et à cris.

Le laniste Firmius, qui possédait une trentaine de gladiateurs, ne voulait pas qu'il rachète sa liberté tant il avait gagné d'argent avec lui.

Le Samnite jouissait d'une telle notoriété que son glaive ou son ocrea se négociait à prix d'or après

chaque combat. Tant d'hommes avaient expiré sous les coups répétés de son épée redoutable.

Il était craint et admiré à la fois. Les combats de gladiateurs attiraient des foules innombrables.

Combien de fois Silya avait conté à son fils les aventures de son frère guerrier ?

Pas étonnant alors que Jugurtha ait senti monter en lui depuis son jeune âge cette rage de vaincre, ce goût pour le pugilat, les armes, la poussière et le sang. La fatigue nerveuse qui en résultait lui donnait à chaque fois un souffle nouveau, une force décuplée.

Était-il donc né pour vaincre ? Était-ce écrit dans le livre indéchiffrable du destin ?

Son sang savamment croisé entre Samnium et Numidie faisait-il de lui un être hors norme ?

Mais parfois sa rage de vivre vacillait lorsqu'il entendait ses cousins se moquer de ses origines obscures. Un jour, il deviendrait pleinement lui-même, fils des dieux comme l'appelaient déjà certains de ses amis romains.

Parmi eux, se trouvait un noble du nom de Rutilus. Il aimait à converser avec Jugurtha et l'invitait souvent dans ses quartiers. Il lui parlait du Sénat, des hommes d'influence, du pouvoir, de la richesse.

Il le félicitait d'avoir pénétré le cercle rapproché de Scipion, de pouvoir siéger au Conseil de Guerre où son avis avait du poids sur les décisions prises par le général.

– « Il est bon de cultiver des amitiés solides avec les magistrats de Rome, car ceux-ci peuvent être précieux pour toi dans l'avenir. Un homme de ta valeur est appelé un jour à régner sur la Numidie. »

Comme le prince répliqua en mentionnant ses cousins, le sénateur ajouta d'un air narquois :

– « Seuls les hommes forts demeurent ; les autres s'éliminent. »

Et comme Jugurtha semblait ne pas comprendre, il précisa en le fixant de côté :

– « À Rome, tout s'achète et tout se vend. La République est celle des puissants, les subalternes doivent la servir de leur mieux. Et si ceux-ci s'y opposent, le sort en est jeté.

Sais-tu ce qui est arrivé à Tibérius Gracchus, le tribun de la plèbe dont le frère Caius combat à nos côtés ? Il vient d'être assassiné, car il a rédigé des textes pour limiter les latifundia que possèdent les riches propriétaires romains afin de redistribuer les terres au peuple. Il était pourtant de famille noble, apparenté aux Scipion que tu sembles admirer. Quelle mouche l'a piqué pour vouloir s'éprendre de justice sociale ! Le pauvre hère est bien avancé maintenant ; il gît six pieds sous terre. »

Jugurtha écoutait avec la plus grande attention. Les lois romaines, les jeux de pouvoir lui dessinaient une nouvelle carte de société dont il ignorait les véritables rouages.

Ainsi en allait-il des faits et choses dans la République romaine. Tout cela était si nouveau pour lui qui n'était pas habitué aux jeux de la diplomatie et des rivalités politiques, où les enjeux conduisaient parfois jusqu'à la mort.

Cela le laissa songeur. Il passait de longues nuits sans sommeil à réfléchir sur sa destinée, sur ses nouvelles rencontres avec des hommes de

l'aristocratie, militaires de carrière ou magistrats qui, chaque jour, l'instruisaient.

La guerre de Numance tirait à sa fin. Epreuve par la famine, les assiégés envoyèrent un émissaire pour négocier leur reddition. Scipion exigea la capitulation sans aucune condition.

Il leur fallait livrer leur ville, leurs armes et leur cité.

Certains décidèrent d'affronter courageusement les Romains. Ils se saouèrent et sortirent se battre avec fougue.

Les légionnaires en rang les attendaient. Ce fut un terrible carnage. Beaucoup moururent au bout des lances, éviscérés ; d'autres, piétinés par les éléphants qu'on lançait sur eux.

Ceux qui ne trouvèrent pas la mort se reformèrent et rentrèrent dans leur ville.

La terrible sentence du général Scipion prit forme.

Affamés, reclus, épuisés, certains tuèrent leur femme et leurs enfants et mirent le feu à leur maison. Sans ravitaillement, d'autres en vinrent à manger de la chair humaine pour survivre.

De loin, l'odeur de fumée empestait et se répandait aux alentours comme une nappe opaque teignant les paysages de grisaille et d'ennui.

Après deux longs mois, les survivants se livrèrent jusqu'au dernier, l'air désespéré, l'œil hagard, amaigri, sales et repoussants.

Scipion les accueillit en vainqueur, à cheval, seul à l'avant. Il en sélectionna une cinquantaine afin de les faire défiler à Rome pour célébrer son triomphe et décida de vendre les autres comme esclaves.

Ainsi s'acheva la terrible guerre de Numance.

Il ordonna à son armée de pénétrer à l'intérieur et de piller la ville de fond en comble. Les soldats s'y donnèrent avec joie. Une sorte de folie les déchaîna ; ils s'emparèrent de tout ce qu'ils trouvèrent.

Le soir, ils sombrèrent dans une beuverie où des cris accompagnés de beuglements et de gémissements rythmèrent la nuit qui, tristement, tomba sur la ville martyre.

Jugurtha s'était retiré dans ses quartiers. Il se reposait quand un émissaire lui annonça la visite de Scipion.

Il se leva brusquement pour l'accueillir. Le général avait l'humeur plus avenante que de coutume. Il prit un siège qu'un serviteur numide lui tendit.

– « Je suis venu te féliciter pour l'aide que tu nous as apportée. Ta bravoure accompagnée de discipline ainsi que ta sagesse m'ont impressionné, commença-t-il. Je suis fier de toi et je tiens à t'en remercier personnellement. Demain, une fête de la victoire sera célébrée et je veux t'y honorer. Je souhaite que tu demeures à jamais un ami de Rome, précisa-t-il l'air inquisiteur.

Prends garde à tes fréquentations et reste ami avec les véritables serviteurs de la République.

Tu connaîtras sans doute le pouvoir un jour ; ne brûle pas les étapes et méfie-toi de l'argent qui corrompt les hommes qui le servent. »

Il lui fit l'accolade et se retira discrètement.

Scipion savait-il que Rutilus comptait parmi les amis du prince ? Jugurtha le savait bien informé par ses officiers.

Voulait-il le mettre en garde ? Était-ce le but de cette visite impromptue ?

Ce soir, les idées paraissaient s'accélérer pour se brouiller dans sa tête. Il préféra sortir pour admirer la lune qui dansait sur un écran marine, tache d'opale, chatoyante et mystérieuse, clé des songes et des désirs inassouvis, déesse d'un ciel, léthargique et sereine. Il la chérissait plus que tout : elle était l'amie fidèle de son enfance.

Les Numides vouaient un culte secret aux deux luminaires : celui diurne, ainsi que le nocturne. Disque d'or ou disque blanc, chacun avait sa signification, sa portée, sa trajectoire fulgurante. L'eau était également bénéfique pour eux, génie qui coulait tel le sang dans les veines et qui jaillissait de la terre pour la fertiliser. Le vent, sculpteur téméraire, savant maître de l'érosion, force impulsive qui transforme les roches, les massifs, les continents, les dresse les uns contre les autres comme des géants ennemis qui se toisent, se mesurent, s'observent d'un regard menaçant. La terre, mère nourricière, savante protectrice qui porte en son sein puis couve et engendre les germes de la vie. Et les morts qu'elle cache secrètement, amoureuxment, vivent au plus profond de ses entrailles une seconde enfance et se tiennent tout près pour informer les vivants des secrets qui les guettent, car eux savent depuis l'éternité d'où ils siègent dorénavant, ce que le destin réserve aux humains. Les morts ont rejoint dans le monde d'en bas les divinités chtoniennes qui circulent dans les gouffres terrestres. Ils ont accès à la mémoire du monde, ils sont tout-puissants.

Jugurtha se couchait souvent sur la tombe de ses ancêtres afin que ceux-là le guident, le conseillent,

l'avertissent des dangers qui, indubitablement, se profileraient...

Ce soir, il était encore loin de sa terre natale et se sentait désemparé. Cette lune laiteuse, bizarrement ne lui semblait pas aussi coutumière que d'habitude, mais plutôt hautaine, distante, comme retranchée sur son écrin soyeux presque'impeccable, fausse grimaçante, avec un sourire amer et hypocrite, car elle luisait sous d'autres cieux que les siens.

Il ne la reconnut pas. Elle était devenue étrangère, et durant un moment, le dérouta. Cependant, il allait bientôt revoir ses paysages familiers, grandioses et intenses tels les battements de son cœur quand il songeait secrètement à la belle Chaymata.

Le départ était proche maintenant. Il savait qu'il redeviendrait enfin lui-même là-bas, car ici tout était faux, mensonger, insolite et brutal. Tout était devenu désolation, ruines, feu, sang et sépultures. Il se savait en pays étranger, ennemi. Même la terre exhalait une odeur étrange ; elle sentait le soufre, son goût âcre lui donnait le vertige, sa couleur sombre semblait vouloir l'anéantir. Elle sentait le désordre, dressait devant lui l'image d'une chute infernale d'où l'on n'atteint jamais les abysses tant ils paraissent lointains. Il avait assisté à la fin d'un combat sur un champ de bataille et contemplait cet espace dévasté. Il savait que tout guerrier broie du noir après l'euphorie de la victoire et que lentement, subrepticement, le penchant obscur l'envahit. Il demeure seul, face à lui-même, et revoit comme en rêve éveillé les visages, les corps de ceux à qui il a enlevé la vie, l'ultime regard fixant déjà l'au-delà, le cri qui vient des entrailles, le buste qui ploie et se tord puis s'écrase pesamment sur le sol. Il se remémora son glaive à la main, laissant échapper les

effluves d'un sang noirâtre, coulant et réchauffant sa peau, cette sensation à nulle autre comparable. Il avait porté à sa bouche un soir ce curieux nectar et, étrangement même, il s'en était abreuvé.

Comment s'avouer l'étrange sensation qui l'avait envahi à ce moment précis ? Seul un homme en armes peut la saisir : la force de vie s'abreuve malgré elle à celle de la mort.

Il se laissa tomber lourdement sur sa couche et s'assoupit d'un coup.

Le lendemain au lever du jour, le général Scipion avait fait reformer les légions en rangs rectilignes comme pour une bataille rangée. Il les passa en revue, accompagné de ses légats, tribuns militaires et préfets. Il montait un pur sang harnaché de dorures, un long manteau de pourpre déposé sur l'échine. Le consul, commandant en chef des armées, portait son paludamentum, sorte de manteau écarlate, signe vénérable de ceux à qui Rome a donné l'impérium, le pouvoir suprême de commander et punir.

Les manipules brandissaient leur signum. Devant chacune d'elles, un centurion droit et fier saluait. Les fantassins tenaient leur pilum, leur gladius noblement attaché à leur ceinturon par-dessus leur cotte de maille ; de la main gauche, leur scutum aux dessins rouge sombre donnait une impression de symétrie parfaite aux rangs sagement alignés..

Les vélites à l'avant, puis apparaissaient les principes, les hastaires et enfin les triaires.

Aux ailes la cavalerie trônait. Les hommes portaient un casque de cuir, le galea, le contus à la main et leur fama, un bouclier rond sur le côté.

Chaque corps de cavalerie avait son *vescillum*, sorte de fanion emblème de ce corps d'armée très apprécié dont dépendait souvent la victoire.

Chaque escadron exhibait son préfet drapé dans son *sagum*, longue casaque que retenait une agrafe.

Les *décurions* suivaient par ordre d'importance.

Les *Alares* représentaient la cavalerie auxiliaire de pays alliés ou soumis à Rome.

Jugurtha en avait le commandement. Il siégeait seul, à l'avant, portant son casque rutilant et son glaive ibérique, un bouclier circulaire avec une tête de fauve au centre, ses javelots dans la main droite. Il attendait, impassible.

Les frondeurs et les archers un genou à terre apparaissaient derrière lui, encadrés des éléphants que l'on avait pacifiés en leur donnant d'immenses quantités de fourrage et dont les cornacs, debout dans le château posé sur le dos de l'animal, caressaient la tête avec une baguette agrémentée d'une plume d'autruche.

Afin de remercier les dieux qui leur avaient octroyé la victoire, les soldats leur avaient dédié un trophée. Près d'un tronc d'arbre, une multitude d'armes prises à l'ennemi gisaient : glaives, boucliers, lances, coutelas, casques amoncelés comme une offrande gigantesque qui, insolemment, défiait le ciel.

Un léger vent soufflait sur le camp. Les trompettes retentirent.

Scipion descendit de son cheval et grimpa l'estrade aménagée en son honneur.

Il remercia tous les corps de légions pour la victoire arrachée après deux longues années d'efforts.

Le général fit alors un signe à Jugurtha, le pressant de s'avancer.

Le jeune numide sauta en bas de sa monture et s'approcha.

– « Voici le meilleur ami de Rome ! s'exclama-t-il devant les troupes rassemblées.

Je veux te remercier pour ta bravoure et ta fidélité, poursuivit-il. »

Il déposa sur sa tête la prestigieuse couronne d'or et lui tendit la lance cérémonielle, ainsi que la bannière qu'apporta le légat Caius Marius.

Des subalternes apportèrent des présents offerts par les rois d'Orient.

– « Tu remettras à Micipsa en mon nom ces plats d'argent et ces coupes ajouta-t-il, ainsi que cette lettre de recommandation. »

Au sein de la cavalerie numide un brouhaha se fit entendre. Des cris gutturaux montèrent dans l'air, accompagnés de coups répétés du manche de leur glaive sur leur bouclier.

Un murmure ininterrompu signifiant la fierté et la vénération qu'ils éprouvaient à l'égard de leur chef.

Jugurtha redescendit de la tribune sous les ovations. Il sentit une immense joie l'envahir. Une sorte d'ivresse le prit par tout le corps, un frisson qui le secoua brusquement. Il désirait retenir ces instants pour que son triomphe dure plus longtemps.

Ses pensées allèrent à son grand-père Massinissa.

– « Tu m'as exaucé, pensa-t-il soudain. Ton royaume sera le mien. Je suis ton digne successeur, le légataire de tes terres, le fils de la longue lignée de tes ancêtres. »

Le retour dans la gloire

La nouvelle du retour du prince s'était répandue comme une traînée de poudre. Cirta était en fête. Partout les soldats numides relataient les exploits de leur chef, parfois en exagérant les faits, tant ils avaient été impressionnés par les honneurs que Scipion Emilien avait réservés au représentant de leur peuple.

La ville était en liesse. Bomilcar, l'ami fidèle, défilait fièrement avec la lance cérémonielle et la bannière, suivi par des cavaliers au galop soulevant la poussière et dont l'échine des chevaux ruisselait de sueur. Les habitants les regardaient passer, médusés et comme gagnés par cette frénésie communicative.

Micipsa se trouvait dans un état intermédiaire. Il ressassait les événements qui l'avaient ébranlé depuis quelques jours. Cette éclatante victoire de Rome, conjuguée aux exploits de son jeune neveu, le subjuguait et le paralysait tour à tour.

Il avait relu une dizaine de fois la missive de Scipion où le ton élogieux semblait sans équivoque. Le consul le comparait à Massinissa, et parlait de le

recommander au Sénat tant sa valeur lui paraissait grande et la gratitude à son égard sans faille.

Le roi était désespéré à un point tel qu'il prit un temps infini avant de recevoir son neveu au Palais.

Il reçut d'abord ses plus proches conseillers afin de recueillir leur avis personnel.

Puis, il s'enferma dans la salle des gardes afin de méditer sur la démarche qu'il devrait concevoir par la suite.

Il pensa à ses deux fils. Il connaissait le mépris d'Hiempsal à l'égard de son cousin. Il était confus, déchiré par cette alternative cruelle qui était de choisir entre sa lignée directe, et celle, plus intrusive, de celle de son frère Mastanabal.

Il caressa lentement sa barbe en maugréant. Pourquoi Jugurtha n'avait-il pas trouvé la mort à Numance ? Sa témérité lui aurait-elle rendu service ?

Cela lui aurait probablement facilité la tâche de le savoir mort au champ de bataille.

Que voulait dire Scipion en mentionnant les sénateurs ? En fait, il lui dictait habilement sa conduite qui était de reconnaître le jeune prince au droit de succession, au même titre que ses propres enfants.

Ses idées allaient et venaient sans aucun répit pour son esprit épuisé par trop de réflexions sans solution véritable.

Il était furieux que le déroulement des choses se soit manifesté ainsi, hors de son contrôle.

Le destin, ce fatum si cher aux romains, le secouait atrocement, le forçant à envisager l'impossible.

Il devait la stabilité de son royaume à la République qui surveillait le moindre mouvement sur

les terres que son père avait su si savamment agrandir jusqu'à Carthage. Et il savait ce qu'il devait à Rome, mais cela le navrait.

Puis, soudain agacé, il se ravisa.

– « Si cela est voulu par Scipion, c'est que cela doit être, finit-il par conclure. Ils ont choisi cet impétueux, ce fougueux qui remue ciel et terre pour se faire valoir. Eh bien ! Qu'ils assument leur choix. Telle n'était pas ma volonté ; je ne suis donc pas responsable de la suite que prendront les événements et encore moins de cette destinée qui m'est imposée. »

Il referma violemment le registre qu'il tournait machinalement entre ses doigts longs et légèrement tordus aux extrémités, comme pour affirmer plus radicalement sa pensée. Il secoua sa longue pelisse de satin sombre, et se dirigea énergiquement en direction de ses appartements.

*

Une superbe journée venait de se lever sur Thugga et Jugurtha laissa son cheval s'abreuver à une rivière qui coulait non loin de là.

Un pâle soleil apparaissait par delà les ravins qu'il avait franchis allégrement. Ce matin, teinté de lumière bleue, lui chantait avec légèreté les louanges d'une vie nouvelle. Il avait surpris un lièvre en sortant d'un buisson, et l'avait épargné en signe de bienveillance pour que le dieu Baal et la déesse Tanit lui obtiennent la grâce et favorisent la démarche qu'il s'appêtait à faire.

Il pénétra dans la ville entourée de murailles et se dirigea vers la demeure de l'intendant. Il apprit que celui-ci était aux champs surveillant le personnel qui travaillait dans les nombreuses oliveraies qu'il possédait aux alentours.

Comme le prince s'apprêtait à quitter les lieux, il vit deux servantes qui venaient à sa rencontre. Elles le prièrent de le suivre jusqu'au jardin attenant à la maison où des fleurs parfumaient les allées encadrées par des citronniers, ainsi que des orangers parsemés de perles d'une blancheur immaculée.

Une jeune femme agenouillée ratissait un petit monticule de terre, les cheveux enveloppés d'un foulard multicolore.

Il reconnut Chaymata.

Les rythmes de son cœur changèrent ; il sentit de lourds cognements dans sa poitrine devenue subitement prisonnière d'un étau qui se refermait.

La jeune femme se releva et ses joues prirent une coloration rosée. Elle voulut se dérober, mais Jugurtha la prit par la taille et l'entraîna à l'arrière du jardin. Il s'assit avec elle sous un amandier.

Il lui caressa la main puis lui enleva son foulard. Il découvrit alors la magnifique chevelure. Sur le front, elle portait un diadème. Une pierre rouge émaillée fixée par une monture d'argent, deux longs pendentifs aux oreilles ainsi qu'une immense chaîne formaient une parure homogène. Une longue cape rattachée à l'avant par une fibule du même métal reposait sur ses épaules.

Son regard doux et baissé dénotait une grande timidité.

Le prince prit son visage dans ses mains.

– « J’ai beaucoup rêvé de toi quand j’étais dans ce pays étranger. Je suis venu pour demander ta main. Je serais peiné si tu te refusais à ma demande. »

– « Je ne peux te répondre, car seul compte le désir de mon père, lança-t-elle lentement. »

– « Ce n’est pas ce que pense ton père qui m’importe, lui susurra-t-il doucement. Ce sont les sentiments que tu éprouves à mon égard que je voudrais connaître. »

Elle s’embrasa, devint pourpre. Le prince déposa un baiser sur cette joue en feu. Il ressentait une grande aménité à son égard. La candeur et la délicatesse de cette jeune fille de dix-huit ans le touchaient.

Elle serra son corps contre le sien en guise de réponse ; il la prit dans ses bras et l’embrassa amoureusement.

L’odeur des arbres fruitiers se répandit suavement sur le jardin comme un philtre d’amour béni par les dieux.

Jugurtha s’en délecta. Il savoura ces instants de bonheur intense qu’il volait au temps qui fuyait beaucoup trop vite, comme un vent d’automne, rejetant sa froidure sur les vallées encaissées et sinieuses de ces contrées sauvages.

Ils demeurèrent ainsi un long moment, blottis l’un contre l’autre comme deux amants se retrouvant après une longue séparation et désespérant de se retrouver seul de nouveau.

Jugurtha était allé ensuite cueillir des fleurs neigeuses sur l’oranger et les avaient glissées dans les cheveux d’or comme gage de son amour et de son engagement.

Il l'avait de nouveau embrassée fougueusement.

Et il s'en était allé aussi mystérieusement qu'il était apparu, par une allée bordée d'acacias et de caroubiers, laissant sa présence se dissoudre lentement comme un nuage sombre.

Troublée, Chaymata quitta le jardin pour se réfugier auprès d'Hania, sa dame de compagnie qui lui servait de mère et d'amie à la fois.

L'amour qu'elle ressentait au plus profond d'elle pour cet homme particulier la subjuguait. La crainte de le perdre l'envahissait comme un charme étrange dès qu'il la quittait pour partir loin d'elle dans son monde de tumulte, de guerre et de cris. De même, sa fantastique présence la noyait dans une sorte de paralysie curieuse où pas un son ne sortait de sa bouche alors qu'elle eût tant aimé lui dire sa passion, les mouvements terribles qui activaient son cœur, les soubresauts de son âme désormais prisonnière de cet amour qui n'osait pas dire son nom.

Elle ressentait une vive souffrance qu'elle ne pouvait chasser, une sorte d'épine s'était plantée dans son cœur et s'enfonçait doucement comme une aiguille dans un tissu de velours.

Un sentiment nouveau et cruel s'était glissé dans cette âme pure et vierge de tout doute.

Un feu ardent et continu l'avait embrasée secrètement.

Chaymata se réfugia dans les bras de sa servante. Des larmes s'égarèrent sur le tablier alors que son père venait de pénétrer l'immense allée menant au domaine familial.